

# C'est quoi, au juste, la violence?

**Pour situer le texte:** Ce texte reprend le contenu d'une conférence ouvrant le colloque organisé à Valence par le Laboratoire A.N.E.F. Vallée du Rhône le 20 mai 2010 sur le thème "la violence à l'adolescence". Une publication des actes de ce colloque est prévue courant 2011.

**Mots-clés:** violence, étranger, signifiants-balises, retour du refoulé, schreck, effroi, horreur, terreur, pare-excitations, couple violenteur/violenté, contre-violence, société du spectacle, levée des tabous, sidération, exhibition, urgence, remplissage, maîtrise anale, manipulation, le violeur et la mère-araignée, symbolisation, jeu, rire, défusion par réification, kulturarbeit.

Avant que les autres intervenants ne viennent traiter la question bien ciblée qui vous a réunis ici – la violence à l'adolescence – il m'a semblé utile qu'en lever de rideau, nous nous arrêtions un peu sur la notion elle-même de violence. En n'évoquant donc que très incidemment l'adolescence.

Certes le sens du mot paraît usuellement d'une évidence si aveuglante, qu'on fait souvent l'impasse sur ce qu'il veut dire, en insistant ici sur le verbe vouloir, donc en cherchant moins une définition purement lexicographique, qu'une mise à jour des connotations déterminantes qui lui sont sous-jacentes.

Car le propre d'une évidence aveuglante, c'est précisément d'aveugler. Et la clarté trop apparente du signifiant a généralement pour fonction de dissimuler ce qui doit rester obscur.

D'autre part la question a pris régulièrement dans l'histoire des décennies précédentes, par bouffées éruptives qui durent quelques années, le statut d'une question médiatique et politique, propulsée au premier plan dans l'espace public, et concernant tous les citoyens.

Il m'est arrivé d'avoir à la traiter devant un public "tout venant". Or nous sommes ici entre cliniciens au sens le plus large du terme: c'est-à-dire au sens de praticiens impliqués dans des processus de régulation sociale, et déclinant cette position à partir d'un parti-pris affiché d'écoute du sujet. On pourrait donc croire que cela appellerait une façon radicalement différente de la traiter. Mais je me suis aperçu que ce qui me venait n'était en un premier temps pas si différent: car la violence est l'une des questions récurrentes où l'approche clinique, loin d'être indemne par essence de ce qui agite Monsieur Tout-le-monde, en est au contraire envahie en permanence et est contrainte pour s'en dégager à une ascèse critique et un travail d'élaboration de tous les instants.

Aucun critère objectif universel ne permet de déterminer ce qui mérite ou non d'être qualifié de "violent". Tel comportement ou événement qualifié de violent dans un contexte sociologique ou à un moment d'histoire donné peut, dans un autre contexte, y être perçu comme un simple désagrément qui ne s'associe pas à la réaction émotionnelle extrême qui connote le mot violence, voire y être parfaitement "normal".

C'est déjà évident dans l'usage métaphorique du terme. Telle interpellation dans une langue un peu, ou même carrément triviale, sera ressentie par beaucoup ou dans bien des endroits comme une insupportable violence verbale, alors qu'elle sera reçue ailleurs, – par exemple, mais pas seulement, dans un groupe d'adolescents, – comme parfaitement banale et même parfois

affectueuse. Elle fait même parfois partie d'un rituel parfaitement maîtrisé de tous – l'injure homérique est une bonne illustration.

De même une joyeuse fête pleine de musique, de rires et d'éclats de voix, sera dénoncée par les voisins comme un trouble du voisinage d'une non moins intolérable violence. Bien des drames de couple résultent de comportements ressentis par leur auteur comme tout à fait anodins tandis que son conjoint s'en ressent mortellement atteint. Chacun pourra trouver sans peine de multiples exemples de cette relativité de la violence.

Cette relativité prend souvent la tournure d'une réciprocité: l'étranger fait violence par son étrangeté même, et l'on oublie aisément que chacun est l'étranger de son étranger. Ceux qui font profiter tout un wagon de l'étalage de leur vie privée devant leur téléphone portable m'agressent indiciblement, mais si je leur en fais la remarque, cela fait à certains l'effet d'une effraction intolérable. Exemple moins anecdotique: lorsqu'une jeune femme d'origine africaine, mais bien acculturée en France, avait intenté à sa mère un très médiatique procès pour l'avoir fait exciser dans son enfance, elle avait bien sûr été unanimement soutenue comme demandant réparation d'une extrême violence. Mais peu ont prêté attention aux premiers mots que cette mère, elle-même plus que probablement excisée, prononça devant le tribunal "je n'aurais jamais cru que ma propre fille me ferait une telle honte". Pour cette mère, la pire violence, c'était cette honte, et l'excision était, en regard, la marque du respect d'un rituel qui l'avait arrimée à la communauté des siens.

On voit d'ailleurs sur ce dernier exemple que même au sens propre de la violence comme effraction corporelle, il est quasiment impossible d'isoler un type d'événement qui serait universellement connoté comme violent: les sports violents, les rituels initiatiques et les blessures symboliques, les châtiments corporels, les pratiques sado-masochistes extrêmes, voire les contraintes sociales liées à l'apparence physique (qu'on songe aux pieds déformés des

chinoises d'antan ou au port du corset au XIXe siècle), sont autant de réservoirs surabondants d'atteintes à l'intégrité corporelle qui sont ou ont été, selon le temps ou le lieu, alternativement pratiques socialisées et violences inadmissibles..

L'extension de l'idée de violence est donc de nature culturelle. Le mot violence fait partie, dans la langue française contemporaine de ce que j'ai appelé les signifiants-balises. Ceux-ci ont dans la langue un statut très particulier: ils semblent, comme la plupart des autres signifiants, désigner un ensemble d'éléments de la réalité, mais en fait, leur fonction est de signaler, dans le champ de la représentation, des éprouvés en eux-mêmes irreprésentables; ou, si l'on préfère, d'annoncer l'imminence catastrophique d'un retour inélaborable du refoulé. Ce qui définit la violence, c'est un processus psychique qui, par essence, concerne celui qui la nomme, et potentiellement celui à qui il s'adresse, et non le fait où la personne désignés comme violents.

Le mot "violence" vient dire à tous ce que nous ressentons, quand une réalité externe semble vérifier une menace imaginaire archaïque, contre laquelle nous avons cru parvenir à nous protéger, grâce au secours du pacte implicite que nous avons passé avec la société des autres humains lorsque nous avons accepté d'entrer dans l'ordre du langage et du sens: le contrat narcissique. Il marque dans le langage l'écho des pulsions archaïques destructrices ressurgissant, à l'occasion d'un événement qui devrait être impossible pour que le refoulement soit possible. Processus parfaitement illustré par la célèbre description que fait Freud dans *Au delà du Principe du Plaisir*, des effets d'effroi (Schreck) que produit la rupture des pare-excitations. Notons ici que que Schrecken, en allemand, se traduit aussi bien par frayeur que par horreur, alors que la langue française distingue ces deux émotions, sans fournir de terme propre à nommer exactement l'éprouvé commun où l'une et l'autre s'originent.

Mais la violence de l'effraction de l'enveloppe psychique résulte du déplacement de la violence de la pulsion elle-même. Elle nous ramène à cette racine la plus fondamentale de la vie psychique, celle qui fournit l'énergie pour entreprendre de mettre de l'ordre dans le "chaos de ça": la tentative pour délier le lien originaire entre la merveille absolue qu'est l'accomplissement hallucinatoire du désir, et l'horreur absolue qu'est la terreur d'un anéantissement réciproque du sujet et de son objet. Lien dont les traces mnésiques convoquent le fantasme d'une sauvagerie originaire, où le paradis fait irrésistiblement basculer dans l'enfer, – et le premier est tout aussi important pour notre sujet que le second –, dans le contexte de l'hallucination d'une communauté émotionnelle parfaite entre le sujet et l'objet.

Cette effraction rend compte de l'association significative de l'effet de violence au fantasme de l'urgence. Ce qui est en fait urgent, pour celui qui se sent violenté, c'est de restaurer à tout prix, j'allais dire "avec les moyens du bord", ses pare-excitations: car ce retour destructeur est, au pied de la lettre, irrévocablement, et pour qui que ce soit, intolérable. Dès l'instant donc de son surgissement, il est l'objet d'un travail psychique pour tenter, avec un succès incertain, mais assurément sans relâche, de le réduire en le transformant, de proche en proche, en autre chose de déjà un peu plus apprivoisé.

Et justement, la première tentative pour renvoyer ainsi, dans les oubliettes dont elles n'auraient pas dû sortir, ces pulsions en cavale, combine projection et déplacement. Elle fait appliquer le signifiant "violence" à l'événement-occasion (la violence devient ce qui suscite la violence en moi), et, en corollaire, appliquer l'urgence à la disparition de cet événement-occasion (ou à la ou aux personnes à qui la violence est imputée). "Il est violent" (ou "elle", ou "eux") se substitue au "Ca me fait violence", et il est nécessaire, au propre comme souvent au figuré, de l'arrêter par quelque moyen que ce soit.

On peut relever aussi que, déjà, l'usage même d'un signifiant-balise, s'inscrit dans la tentative de restauration des pare-excitations, en tentant de reconvoquer a minima, avec la langue partagée avec d'autres sujets dans le cadre d'un ordre symbolique, ce pacte fondateur qui devait me protéger précisément de ce retour de l'horreur archaïque.

La violence n'est pas seule à avoir ce statut de signifiant-balise. Elle est même en très bonne compagnie, aux côtés notamment de la folie, de l'inceste, de la monstruosité, de l'étrangeté, de l'événement traumatique, et de la sexualité sauvage: toutes figures qui ne sont pas, exactement équivalentes entre elles, et forment un système architecturé. Ce que ces multiples signifiants balises désignent "en creux" est certes, un unique signifié, indissociablement attirant ("le paradis") et repoussant ("l'enfer"). Mais s'il se diversifie en figures distinctes, c'est dans le fil de ce travail d'élaboration élémentaire amorcé dans l'urgence pour rendre l'innommable, en quelque sorte, "à peu près nommable", ou simplement un peu moins innommable, en le reliant au plus vite par divers biais à différents noeuds de sens constitués d'autre part.

Ces déclinaisons s'associent aux principales figures de la terreur, qui se classent en deux grands groupes: les plus archaïques, qui sont, pour la violence, l'effraction, et, pour la folie, la déliaison et les angoisses de morcellement qui l'accompagnent; et d'autres qui se sont constituées au fil de l'histoire de la vie psychique: la transgression de l'interdit de l'inceste pour la sexualité sauvage, la fragilité de la langue pour l'étranger.

Ces figures de la terreur sont parfois désignées au premier degré, évoquant effectivement le fantasme qui a immédiatement prédominé dans le moment traumatique de l'effraction. Mais c'est souvent aussi par un déplacement dans l'après-coup, de la pire des terreurs vers, si l'on peut dire, une moins pire. Et c'est ainsi notamment que le signifiant violence, dans son usage métaphorique, c'est-à-dire quand il ne désigne pas la crainte immédiate d'une effraction de

l'enveloppe corporelle, sert à mettre au premier plan l'effraction de l'enveloppe psychique, pour renvoyer à l'arrière-plan d'autres terreurs, notamment celles de la folie (le fou dangereux ) ou de la sexualité sauvage (par exemple quand on désigne uniformément toute sexualisation inélaborable comme une "agression sexuelle").

Plus généralement, dans la palette assez large des signifiants-balises, on peut isoler deux organisateurs principaux, la sexualité et la violence, comme deux facettes symétriques construites de part et d'autre de l'unique signifié irreprésentable qu'elles désignent, et qui renvoient à l'indissociabilité originelle du désir et de la mort: la sexualité le désignant, dans le registre du trouble, comme désirable mais obscurément destructeur: et la violence, dans le registre de l'horreur, comme destructeur mais obscurément attirant.

Il résulte de tout cela que le mot violence désigne presque toujours un processus qui concerne indissociablement celui qui se sent violenté et celui qui est désigné comme violent. "Presque toujours" parce qu'il existe des effets subjectifs de violence que les sujets gardent pour eux, et d'autres qui ne sont pas attribués fantasmatiquement à un objet désigné comme violent... Mais, quasiment par définition, sauf dans l'intimité d'une relation d'aide privée ou professionnelle, il ne tiennent aucune place dans l'espace public.

Ce qui constitue ce couple violenteur/violenté, c'est que l'effraction psychique équivaut à une régression à cet état archaïque dont je parlais tout à l'heure, où le sujet convoque projectivement l'objet dans une communauté émotionnelle.

En première analyse, le devenir ultérieur du couple ainsi institué semble varier considérablement selon qu'il est symétrique ou asymétrique. En effet, deux cas de figure, radicalement différents en apparence selon la réalité du sujet désigné comme violent, peuvent se présenter:

Ou bien la violence concerne simultanément le sujet et l'objet. C'est le cas le plus souvent lorsque celui qui fait violence à l'autre le fait parce qu'il est lui-même submergé par ses propres motions pulsionnelles: l'expression populaire "péter les plombs" parle d'elle-même, et c'est en pétant les plombs qu'il les a fait péter à ceux qui en sont témoins. Là éclate le lien entre la violence et la terreur, dans le renforcement réciproque de cette dernière. Le processus est le même que celui qu'on observe communément chez les animaux, en particulier, dans la vie courante, avec les chiens: un chien qui n'est pas dressé à attaquer ne devient en général dangereux que quand il a senti la peur, car il a peur à son tour d'être attaqué par celui qui le craint et il le devance. De même la peur panique d'un humain envahi par sa propre violence interne se diffuse-t-elle par identification projective sur ceux qui se trouvent à ce moment en relation avec lui, dans le temps même où il attend d'eux qu'ils l'en protègent en restaurant une enveloppe métaphorique: c'est cette enveloppe que reconstitue celui qui réussit à désamorcer la circularité de la violence en élaborant sa propre terreur. Inversement, celui qui n'y parvient pas, en général parce qu'il est incapable de percevoir la peur de celui qui le terrifie, rend ce dernier plus violent encore. Des études de criminologie déjà très anciennes montraient que les meurtres consécutifs à une rixe se produisaient très souvent alors que la victime était déjà à terre: c'est son incapacité même à se protéger, donc à protéger son agresseur de sa propre violence, qui portait cette dernière jusqu'à son acmé meurtrière.

Deuxième cas de figure: l'effet de violence n'existe que pour celui qui se sent violenté, tandis que le sujet qu'il désigne comme violent est au contraire, dans son propre contexte culturel ou microculturel, engagé dans une tentative de symbolisation. Ainsi, les comportements violents en bande, ou en foule, sont-ils généralement le témoin d'un processus élémentaire de socialisation, dans un cadre groupal, des motions pulsionnelles violentes des individus qui y sont impliqués. Souvent même, le comportement désigné comme violent, est une formation défensive pour se protéger de l'envahissement pulsionnel. Par



exemple celui qui s'en va en claquant la porte n'a en général pas trouvé d'autre façon de se protéger contre l'envahissement par un mouvement meurtrier, alors que c'est bien souvent la porte qui claque qui constitue pour l'autre le geste violent et est dénoncé comme tel.

Mais bien souvent, cette distinction s'estompe rapidement par une réduction du deuxième cas au premier, au moins lorsque, comme c'est presque la règle lorsque l'éprouvé intime de de violence d'un sujet, ou des sujets, fait l'objet d'un processus de socialisation, le sujet violenté et ceux qui se sentent en empathie avec lui développent une contre-violence qui même dans le second cas produit secondairement l'effet spéculaire. L'exemple le plus classique est ce que produit l'intervention de la justice et/ou du travail social dans une famille qui "tourne rond" à sa façon, c'est à dire qui a trouvé à peu près sa position d'équilibre, mais qui produit pour l'espace social environnant des effets de violence...

Au delà de ces généralités, et pour nous rapprocher peu à peu du thème de ce colloque, on peut observer que ces processus d'émergence de la violence suivent dans le paysage social les lignes de fragilité de l'ordre symbolique, de la même façon que la carte des séismes et des éruptions volcaniques recouvre celle des lignes de fragilité de l'écorce terrestre. Les principales de ces lignes de fragilité ont nom: l'enfance, l'adolescence, la folie, la sexualité, le statut d'étranger. L'en deça dans le temps; la transition indécidable; l'au delà de la frontière.

C'est une banalité: cette fragilité correspond à des états, structurés ou occasionnels, dans lequel le moi est fragilisé. Mais le plus important est peut-être qu'ils fragilisent tout autant l'entourage proche ou lointain, parce qu'ils sont repérés par tout un chacun comme une menace pour son propre système de défenses, et qu'ils font donc violence a priori, avant même que le sujet ainsi stigmatisé ait pu manifester quoi que ce soit... Et qu'ainsi ils instituent des

processus socialisés, dont nous ne retiendrons ici que les variantes qui concernent les cliniciens.

L'exemple de l'adolescence, qui nous occupe ici, vérifie constamment cette règle. "Transition indécidable", disais-je à l'instant: elle attaque l'une des trois coupures fondatrices sur lesquelles se bâtit le travail de symbolisation: la coupure entre la place d'enfant et la place d'adulte – les deux autres étant la coupure entre les deux sexes, qu'attaque la transsexualité, et la coupure entre l'humain et l'inhumain, qu'attaque ce qu'il est convenu d'appeler le handicap profond et qui convoque de façon irrépressible le fantasme de monstruosité. Comme le transsexuel ou comme l'handicapé profond, l'adolescence est pour l'adulte, comme pour l'adolescent lui-même, une violence en soi, et elle est implicitement guettée en permanence dans ses potentialités de violence..

Pour éclairer la clinique, il n'est donc dans ce contexte pas mal venu, avant de construire un discours objectivant sur la violence des adolescents, de s'interroger sur cette violence que nous fait l'adolescence.

La violence c'est, presque par définition, on l'a vu, l'ingérable: quand on peut commencer à la "gérer", elle n'est déjà plus violence. De ce point de vue, la seule différence entre le professionnel clinicien et Monsieur Tout-le-monde est que le clinicien, loin d'en être protégé par son statut, ses études, son savoir, est au contraire, en plus embarrassé de son "surmoi professionnel" qui lui interdit un certain nombre de défenses qui sont à la disposition de tous les autres. Si seul peut redonner du jeu le même travail de perlaboration que réclame toute pratique clinique (un travail qui hélas, qui hélas ne nous laisse choisir ni son heure, ni son rythme, ni son décours), il n'est pas inutile d'y aider en repérant les processus qui embolisent le travail clinique dans cette épreuve contre-transférentielle particulière.

Le plus immédiat, et le plus immédiatement perceptible, est l'empêchement de penser. La rupture des pare-excitations induite par la violence produite,

d'abord, de la sidération. Sidération, bien sûr, devant la violence en acte, qui s'impose dans le champ perceptif. Mais tout autant, devant sa représentation ou son évocation, (l'image, naturellement, mais tout autant le récit, voire le soupçon) – et parfois presque plus, lorsque la fuite en avant dans l'agir fait défaut et qu'on est littéralement immobilisé, cloué par le flot des fantasmes inélaborables.

Cette sidération est amplifiée, sinon en intensité, au moins en amplitude de la place qu'elle tient dans la vie quotidienne, par l'entrée, qui s'est accélérée prodigieusement dans les deux dernières décennies, de notre civilisation dans la "société du spectacle". C'est-à-dire une société dont le ressort économique essentiel est de maximiser la consommation en produisant massivement de l'excitation. Et l'un des principaux ressorts de cette production d'excitation, c'est l'exhibition. Dans ce contexte, les processus psychiques de rupture des pare-excitation, tiennent une place de choix. Alors que la plupart des cultures, et, en tout cas, celle qui a précédé la nôtre, – la culture bourgeoise pré- et proto-industrielle, – travaillaient assez efficacement à exclure ce qui les enclenche du champ de la représentation, la nôtre met toute son énergie à le donner à voir.

C'est hélas une évolution contre laquelle d'ailleurs aucune politique volontariste n'aurait la moindre prise. Elle se traduit notamment par la banalisation de la chasse aux "tabous". Si l'idée de tabou avait encore à voir avec le concept ethnologique qui en a emprunté le nom aux langues polynésiennes, on pourrait observer que, justement, il désigne un fait essentiel à toute société. Mais de ce concept il ne reste de toute façon plus guère que la vague notion de "choses dont il ne faut pas parler".

Le thème de la "levée des tabous" s'accompagne d'un discours qui fait apparemment la part belle à l'idée, familière aux psys, que parler de ce qui angoisse soulage. Et il est certes vrai, notre pratique nous le dit tous les jours,

que la réinscription dans la langue de ce que le refoulement en a exclu, à la faveur d'une relation d'objet contenant, ouvre la voie royale vers l'estompement ou l'effacement des confits inconscient que balise l'angoisse.

Mais c'est ici le loup qui se fait berger. Ni l'injonction de parler, dans une relation privée ou thérapeutique, ni la justification de l'exhibition médiatique par la vertu de la parole, n'ont rien à voir avec le patient apprivoisement des fantasmes terrifiants dans un long processus de mise en mots.

Car c'est de montrer, qu'il s'agit, et non de parler. De montrer pour produire le maximum d'excitation, et non de parler pour décharger l'excitation. Ainsi le thème de la levée des tabous ne fait-il qu'apporter de l'eau au moulin de l'exhibition généralisée de ce qui fait trouble, et dont on sait comment elle a envahi jusqu'à plus soif les œuvres de fiction. La sidération qui se fixait sur la tache aveugle du silence ne fait que se déplacer vers le spot aveuglant d'une perception effractive. Avec la circonstance aggravante qu'une culture qui renvoie l'inélaborable dans une zone de silence ne laisse sans protection que ceux, relativement peu nombreux en fait, qui rencontrent effectivement dans la vie courante ce qui fait violence extrême, alors que l'exhibition médiatique fait constamment irruption dans la vie psychique de tous. Il est vrai toutefois qu'en direction des premiers, et c'est à porter à son maigre crédit, cette mutation sociale produit des effets d'autorisation qui leur facilite l'accès à un véritable "travail de parole", comme on dit. Encore faut-il que les cliniciens auxquels ils s'adressent ne soient pas eux-mêmes aussi encombrés et paralysés qu'eux.

Leur travail personnel pour s'en protéger en choisissant des modes de défense qui ne reviennent pas à exorciser l'effroi au détriment de ceux qu'ils sont censés aider est donc l'une de leurs principales tâches. Peut-être la principale.

Les défenses spontanément mises en œuvre reprennent presque toute la gamme des schèmes défensifs successivement inventés par le sujet pour se

dépendre de l'horreur archaïque. Lorsque ces schèmes réussissent, l'effet violent se dissout et on n'en parle plus. Mais lorsqu'ils y échouent, ou tant qu'ils y ont échoué, ou dans la mesure où ils y échouent, ils apparaissent comme des espèces de contrefaçons du travail d'élaboration psychique, de caricatures pauvres et répétitives, inlassablement répétées, et inlassablement impuissantes à exorciser l'horreur.

La plupart font partie de ce que j'ai coutume de nommer "défenses préhistoriques": à la fois parce qu'elles relèvent des niveaux archaïques d'organisation qui ont précédé l'entrée du sujet dans une histoire, (autre façon de nommer son entrée dans la culture); et parce qu'elles s'apparentent à ce que l'on fantasme communément (et bien injustement) des dinosaures, par leur puissance monstrueuse autant que par leur incapacité adaptative. Elles constituent le ressort le plus commun du cercle infernal de la violence et de la contre-violence.

Un trait est commun à ceux de ces schèmes défensifs qui se traduisent communément par des pratiques socialisées: c'est l'activisme. "Il faut faire quelque chose". Non pas faire dans la logique d'une stratégie bien pesée de joueur d'échecs, mais d'abord faire pour faire, et, on l'a vu, dans l'urgence. Faire pour ne pas rester comme la victime passive de l'effet de sidération, dès lors que le recours de la pensée s'est dérobé.

Les plus archaïques de ces défenses seraient la haine meurtrière et l'expulsion violente: mais comme les pratiques sociales contemporaines se sont justement constituées sur le renvoi de ces défenses à un passé barbare, et elles font, sans être vraiment absentes, l'objet d'un contre-investissement surmoïque qui les contraint vite à céder la place aux suivantes.

La plus archaïque de celles qui peuvent alors se développer de façon stable est le remplissage forcené de l'autre, destiné à établir magiquement le retournement de la haine en amour, selon un enchaînement qui pourrait

s'énoncer ainsi: "il suscite en moi des émotions violentes; donc il est dangereux pour moi; donc j'ai envie de le détruire; mais je ne peux pas me supporter ayant envie de détruire quelqu'un; donc ça me rend plus violent encore à son égard; donc pour que je redevienne bon il faut qu'il ne soit pas mauvais; donc ce qui me rend violent ne doit pas exister; donc je le retourne en son contraire (un "trop" qui devient un manque); donc il faut qu'il ait absolument besoin de moi et que je m'épuise inlassablement à combler ce manque".

Mais les défenses les plus répandues, celles qui se prêtent aussi au plus grand nombre de variations relèvent de la maîtrise anale: en clair de la contention. L'enchaînement est ici beaucoup plus court: la violence que l'autre suscite en moi est vécue comme un flot débordant toutes les digues patiemment bâties pour la contenir; donc il est, lui-même, une incarnation du débordement des limites ; donc il faut le contenir, – de la même façon que des muscles (les sphincters) contenant physiquement les matières fécales (symbole de toutes les pulsions mauvaises qui sont en moi et que je ne peux renvoyer au dehors tant je les sens destructrices pour les autres) me garantissent de mon pouvoir de retenir ces pulsions à l'intérieur de moi.

Tout mouvement libre de l'autre est donc soigneusement pourchassé comme menace potentielle de débordement, tout ce qui se passe en chaque point de l'espace et en chaque instant du temps doit pouvoir être contrôlé, que ce soit par la prescription, l'autorisation ou l'interdiction. Ce qui implique entre autres, d'une part qu'il n'échappe jamais au regard, d'autre part que chaque instant de son temps soit assignable à un "emploi du temps" qui ne laisse aucune place à la vacance.

En contrecoup et par projection s'expriment alors souvent des peurs fantasmatiques d'être "manipulé" - la main autant que le sphincter est métonymie de l'appareil musculaire entier -, mais aussi d'être "possédé",

"eu"...sans oublier d'autres métaphores plus crues qui soulignent bien à quelle zone érogène tout cela se réfère.

En même temps la maîtrise des muscles elle-même se charge par déplacement de toute la puissance agressive de ce qu'elle contrôle. A la figure de la violence destructrice incontrôlée, du déferlement de haine ou de colère, se substitue la figure froide, patiente et minutieuse du sadisme. Souvent même, par un dernier raffinement, cette passion du contrôle sans relâche se recouvre de la figure, bonne par excellence, de la douceur, - la main de fer dans le gant de velours. Mais le sadisme douxereux, voire souriant, n'est pas la forme la moins implacable du sadisme, puisqu'il a l'habileté d'interdire à l'avance à l'objet toute réponse agressive.

Un autre registre défensif particulièrement convoqué dans le contexte des effets de violence pourrait passer pour moins archaïque, puisque, en relation manifeste avec la différence des sexes, prototype du repérage dans l'ordre de la différence, et par conséquent fondateur de l'inscription dans la culture et l'espace de la langue. Mais il y a là une illusion d'optique, car ce à quoi ramène l'effet de violence, et en particulier l'imagerie sociale de la violence, en une caricature "préhistorique" (présente d'autre part dans maints autres contextes, où d'ailleurs la violence n'est jamais très loin).

Elle tourne autour de deux protagonistes imaginaires, que j'ai coutume de nommer le Voleur et la Mère-Araignée. L'objet archaïque, sur qui se condensent originellement toutes les représentations terrifiantes, s'y scinde en effet en deux figures symétriques, parfaitement complices, mais mises en scène comme antagonistes: une figure mâle, prédominant évidemment dans le bestiaire des femmes, mais sans exclusivité, capte toutes les fantasmagories de la destruction par l'irruption à l'intérieur du corps, dont le viol et les coups sont les supports représentatifs les plus usuels; une figure maternelle, prédominant évidemment dans le bestiaire des hommes, mais sans exclusivité, capte toutes les

fantasmagories de la destruction du corps par le dehors (le ligotage, la dévoration sont les supports représentatifs les plus usuels), avec la variante plus complexe de l'étouffement ou de la privation d'air.

Le fait que la majorité des adolescents réputés violents soient des jeunes hommes, et que la majorité des intervenants "psys" ou travailleurs sociaux soient des femmes induit fréquemment ce genre de circularité, les premiers ne supportant pas qu'on leur "pompe l'air" ou qu'on attente à leur liberté, les secondes ne pouvant s'empêcher de voir dans le gamin qui explose un violeur en puissance

Entre tous ces schèmes défensifs en impasse, il n'existe qu'un passage du Nord-Ouest: la tentative de restauration de la trame symbolique mise à mal par l'effet traumatique. Autrement dit de restauration du sens. J'emploie cette métaphore du passage du Nord-Ouest: une voie sinueuse, longue, très longue à explorer, sans véritable garantie de la voir déboucher un jour. Mais il n'y en a pas d'autre qui ne se paie pas sur la bête.

Si on ne connaît aucune recette commode qui puisse faire faire l'économie de cette longue patience, ni se substituer à un travail inconscient échappant pour l'essentiel à toute prise volontariste: rien ne sert de vouloir déplacer tentative de maîtrise anale sur soi-même. Il faut d'abord que quelque chose lâche prise, qu'il soit possible de souffrir de l'angoisse le temps qu'il faut, sans avoir la moindre idée du temps qu'il faut, simplement en se méfiant de ce leurre insistant de "l'urgence à faire quelque chose". Rude épreuve...

La première étape de ce travail de restauration de la capacité à penser est presque toujours la restauration de l'espace du jeu. La pensée n'est en effet rien d'autre qu'un jeu intériorisé. Mais j'insisterai en outre ici sur le sens mécanique du mot "jeu": deux pièces ont du jeu quand le mouvement de l'une n'enclenche pas immédiatement celui de l'autre; quand la contiguïté dans l'espace, le collage, ne vient pas interdire le décalage dans le temps. Dans le jeu s'éprouve que les



mouvements fantasmatiques du sujet ne produisent pas d'effet, ou du moins pas d'effet immédiat et non filtré, sur l'objet, et c'est cet éprouvé qui permet de prendre confiance dans la réciprocité, d'éprouver que mon espace psychique interne n'est pas à la merci de celui de l'autre. Et que c'est même dans cet écart, fût-il infime, que le sujet se constitue dans une consistance propre, alors qu'il n'est à l'origine que la face subjective d'un sujet/objet indistinct.

Très concrètement, cette restauration de l'espace de jeu se traduit donc à la fois par l'introduction d'un entre-deux et d'une capacité à différer dans le temps. De la même façon qu'on ne peut se déprendre du collage cataclysmique à quelqu'un qui vous dit au téléphone qu'il va se suicider le soir même, qu'au moment où on réussit à lui donner rendez-vous pour le lendemain matin. L'urgent, sauf si bien sûr il existe un danger objectif imminent, est donc de se déprendre de l'urgence, et, dans le même mouvement, de se décoller psychiquement de ce qui produit l'effet de violence.

Corollaire de cette prise d'écart, le jeu, c'est aussi le découplage du fantasme et de la réalité. C'est ainsi que sans se confondre avec elle, il amorce la retrouvaille avec la trame symbolique.

Ce qui se traduit aussi souvent par la capacité retrouvée à rire, ou du moins à sourire et faire sourire: l'humour est souvent le chaînon qui relie l'espace de jeu à l'espace de pensée. C'est que l'humour dénote (mais il n'en atteste qu'une des variantes), la relativisation des fantasmagories terrifiantes à l'aune d'un partage avec d'autres, et donc il est un acte de confiance partagée dans le pouvoir d'exorcisme de l'allégeance au symbolique. Même solitaire, le rire, lointain héritier du sourire du nourrisson retrouvant le visage maternel, pourrait même se définir comme l'allégresse d'une complicité retrouvée avec les autres humains, après un moment d'angoisse qui en a exilé le sujet.

Mais cette retrouvaille (qu'on peut appeler si l'on veut jargonner la réintroduction du tiers) peut prendre évidemment d'autres formes que le rire ou

l'humour. Pour les praticiens, elle se déploie notamment dans l'échange clinique avec d'autres, et pour ceux qui travaillent en institution, dans le travail d'équipe. Du moins, et la réserve est d'importance, là où l'équipe est investie, non comme le lieu de l'unité totalitaire, mais comme celui où jouent les différences: ce qui n'est hélas, c'est le moins qu'on puisse dire, pas la chose au monde la mieux partagée.

J'aurais aimé conclure sur une sorte de happy end où le Symbolique surgirait ex machina pour sauver tout le monde des affres de la violence archaïque. Malheureusement la vie n'est pas un drame romantique. D'autant moins que comme tous les produits de luxe, la symbolisation attire la contrefaçon, et l'invocation dont elle est, à l'excès, l'objet, dans les milieux frottés de psychanalyse du secteur médicosocial est bien souvent l'indice a contrario de sa défaillance.

Par exemple ce "parler vrai" à qui dans nos milieux on aime tant prêter le pouvoir magique de dissoudre tous les monstres, n'est pas toujours ce qu'on croit. La parole n'apaise qu'en rendant des mots aux affects qui en étaient orphelins. Mais elle peut aussi bien se travestir en "langue de bois" où l'enchaînement mécanique du discours contourne en la laissant intacte la violence des émois sous-jacents, transposant en fait dans le registre des mots la tentative d'endiguement et de maîtrise qui appartient en propre, comme on vient de le voir, au registre anal: langue fécalisée en somme, si présente dans toutes les espèces de "discours comme il faut". Et l'ânonnement du dernier discours savant à la mode ne le cède en rien à cet égard au moralisme pas si suranné des uns, ou aux litanies libertaires des autres. Tout ce qui parle tout seul vise à verrouiller la parole vivante, appréhendée comme un réservoir potentiellement dangereux de rencontres violentes avec une vérité refoulée.

C'est ainsi que le discours qui se prétend théorique, lorsqu'il se ramène à un copié-collé de lectures jargonantes, (ce qui est l'exact contraire du travail de

théorisation), manque généralement à le lien entre celui qui fait violence et celui à qui il est fait violence. Il servirait plutôt à opérer ce que j'appellerais une défusion par réification. C'est à dire qu'elle s'analyse comme une tentative d'échapper à ce que j'appelais tout à l'heure la "communauté émotionnelle" avec l'objet ressenti comme violent, en en faisant une chose objet de science. Cette réification n'est en fait rien d'autre qu'une variante de la maîtrise manipulatoire dont on a vu la médiocre efficience pour conjurer l'effet de violence.

Ainsi, nul chevalier blanc ne vient nous en sauver miraculeusement. Seul reste donc ce que Freud nommait "kulturarbeit", ce travail de ravaudage, à petits points, obstiné, du tissu symbolique déchiré par l'irruption.